

PRIX COAL 2020

VIVANT

En 2020, le Prix COAL se consacre à l'érosion de la biodiversité. Cette onzième édition s'inscrit dans le programme VIVANT, une saison culturelle pour la biodiversité portée par COAL et ses partenaires en préparation du Congrès mondial de la nature de l'UICN 2020 (Union Internationale pour la Conservation de la Nature) qui devait se tenir à Marseille du 11 au 19 juin, et est ajournée du 7 au 15 janvier 2021, ainsi qu'en perspective de la 15^e conférence des parties (COP) à la Convention sur la diversité biologique reportée en 2021.

La sixième extinction de masse qui menace la diversité du vivant touche aussi bien les espèces que les écosystèmes. En France, à l'heure actuelle, 18% des espèces, soit près d'une espèce sur cinq, sont d'ores et déjà considérées comme éteintes ou menacées. La dernière crise similaire remonte à 65 millions d'années et a signé la disparition des dinosaures. Contrairement aux cinq précédentes, cette sixième extinction du vivant est provoquée par l'impact des activités humaines. Cinq causes majeures ont été identifiées : le changement d'utilisation des espaces naturels, la surexploitation des espèces, la pollution, le changement climatique et les espèces exotiques envahissantes. La crise sanitaire que le monde traverse actuellement est la conséquence directe de l'exploitation forcée de la nature par l'homme. Une réaction des pouvoirs publics, du secteur privé, des représentants de la société civile et des citoyens est aujourd'hui urgente pour enrayer le déclin de la diversité du vivant et préserver l'équilibre de nos écosystèmes.

Face à une situation aussi complexe qu'urgente, les dix artistes nommés pour le Prix COAL 2020 témoignent, imaginent, expérimentent et œuvrent pour un monde plus respectueux du vivant et de l'équilibre écologique. À travers une grande diversité de propositions et de pratiques, ils se mobilisent pour rendre compte d'un monde encore vivant, pour sentir et expérimenter la biodiversité, mettre en lumière l'extrême fragilité et l'immense force du vivant, pour agir enfin et contribuer à sa préservation.

SOMMAIRE

PRIX COAL 2020

Présentation du Prix p. 1

Les artistes nommés et leurs projets p. 3

PRIX ÉTUDIANT COAL - CULTURE & DIVERSITÉ

Présentation du Prix p. 27

Les artistes nommés et leurs projets p. 29

RENCONTRE AVEC LES LAURÉATS

Prix COAL p. 40

Prix étudiant COAL - Culture & Diversité p. 48

VIVANT p. 51

COAL p. 52

Dotation

Le lauréat du Prix COAL bénéficie d'une dotation de 10 000 euros allouée par la Fondation François Sommer et COAL incluant une résidence au Domaine de Belval, propriété de la Fondation François Sommer. La Fondation François Sommer, reconnue d'utilité publique dès sa création le 30 novembre 1966, a été voulue par François et Jacqueline Sommer, pionniers de la mise en œuvre d'une écologie humaniste. Fidèle aux engagements de ses fondateurs, elle œuvre pour la protection d'une biodiversité où l'homme trouve sa juste place, pour l'utilisation respectueuse des ressources de la nature et le partage des richesses du patrimoine naturel, artistique et culturel.

Une mention spéciale du jury assortie d'une résidence à la Fondation Camargo est également décernée en 2020 à l'un des dix artistes nommés.

Partenaires

Le Prix COAL 2020 bénéficie du soutien de l'Union européenne via le programme de coopération européenne ACT (*Art Climate Transition*), du ministère de la Transition écologique et solidaire, du ministère de la Culture, de l'Office français de la biodiversité, du musée de la Chasse et de la Nature, et de la Fondation François Sommer, de la MGEN, de la Fondation Camargo et d'un partenariat avec le comité français de l'UICN.

Le jury

Christophe Aubel

Directeur général délégué à la mobilisation, Office français de la biodiversité

Julie Chénot

Directrice de la Fondation Camargo, Cassis

Jean-Max Colard

Critique d'art, commissaire et responsable du service de la parole, Centre Pompidou

Felizitas Diering

Directrice du FRAC Alsace

Christine Germain

Directrice du musée de la Chasse et de la Nature

Fabrice Hyber

Artiste

Olivier Lerude

Haut fonctionnaire au Développement durable, ministère de la Culture

Charlotte Meunier

Présidente des Réserves naturelles de France

Les artistes nommés

Minerva Cuevas (Mexique)

Monarch, the butterfly that could tell the history of the world

Anthony Duchêne (France)

J'enherbe le monde

Paul Duncombe (France)

Manicouagan

Lia Giraud (France)

Écoumène

Louis Guillaume (France)

Saisons et espèces, structures du vivant

Hypercomf (Grèce)

Center for studies of Ocean Floor as Ceiling

Špela Petrič (Slovénie)

PL'AI

Victor Remère (France)

Les indemnes de l'art

Éléonore Saintagnan (Belgique)

Le projet Moineaux

Linda Sanchez (France)

Colonie

Monarch, the butterfly that could tell the history of the world

Le Mexique est l'un des 17 pays, dits mégadivers, qui abritent à eux seuls près des trois quarts de la diversité biologique terrestre. Parmi les espèces mexicaines emblématiques particulièrement menacées se trouve le Monarque, un grand papillon, dont la population a chuté jusqu'à 97% en une décennie. Deux fois par an, ce lépidoptère migrateur parcourt, par groupe de millions d'individus, plus de 4 000 km au départ du Canada pour hiberner au Sud, principalement dans le centre du Mexique. Bien qu'il pèse moins d'un gramme et mesure une dizaine de centimètres, le vol de ce bel orangé raconte à lui seul l'histoire de notre monde et l'effondrement en chaîne de tous les écosystèmes du continent américain.

Le projet d'installation vidéo de l'artiste Minerva Cuevas prend place au cœur de la réserve de biosphère du

papillon Monarque de l'État du Michoacán. Chaque automne, près d'un milliard d'entre eux viennent colorer les forêts de sapins Oyamel. L'artiste révèle les aspects les moins connus de leur écosystème, comme le déclin des fleurs d'algodoncillo et de cempazúchitl, tout orange elles aussi. Essentielles aux pollinisateurs, ces plantes herbacées, comme près de 140 autres espèces du groupe des asclépiades, disparaissent aujourd'hui sous l'effet du glyphosate associé aux cultures transgéniques du *Middle West* américain.

L'artiste valorise par ailleurs le rôle essentiel des communautés autochtones qui les protègent. Longtemps, dans les traditions locales Nahuatl et Purépecha, on pensait que l'âme des morts voyageait dans la couleur de ces papillons qui arrivaient chaque année au Mexique lors des célébrations de la fête des morts. Le film sera accompagné d'une musique originale du compositeur Pablo Salazar.

Minerva Cuevas (Mexique)

Née en 1975 à Mexico, Mexique. Vit et travaille à Mexico.

Minerva Cuevas est une artiste conceptuelle qui développe des projets à fortes résonances politiques. Socialement engagé, et offrant des possibilités d'échange et de participation, son art transgresse les frontières et nous incite à reconsidérer notre place dans le monde, collectivement et individuellement. Ses thèmes de prédilection sont les ressources naturelles et les cultures indigènes, le colonialisme, les économies alternatives, la biotechnologie, l'autonomie et l'extinction. Elle a été exposée récemment au Museo de la Ciudad de México (Mexico) et à la Whitechapel Gallery (Londres). Elle a participé à des expositions collectives à la South London Gallery (Londres), au Guggenheim (New York), au musée d'Art moderne de la Ville de Paris (Paris), au Centre Pompidou (Paris). Minerva Cuevas a également gagné le prix de la Deutsche Akademische Austauschdienst (DAAD).

À droite : © H. Spaldi / Wikimedia Commons. Oyamel trees (*Abies religiosa*), Angangueo, Michoacán.



J'enherbe le monde

Maintenir, préserver et développer l'équilibre de la nature en y refusant tout intrant chimique, telle est la volonté commune de quelques vigneron-paysans qui s'opposent aux diktats de l'agriculture moderne. C'est avec eux qu'Anthony Duchêne collabore depuis trois ans pour *J'enherbe le monde*. Avec leur concours, il réalise des œuvres plastiques et des installations, implantées dans leurs vignes afin de rendre visible et palpable leur rôle dans la préservation et le développement de la biodiversité.

Anthony Duchêne part d'études scientifiques, de savoir-faire paysans et d'expérimentations : au domaine Ledogar (Corbières), il utilise ainsi la diffusion sonore pour stimuler les défenses immunitaires des vignes et les soigner naturellement contre les attaques de champignon, sans avoir recours à la chimie ; au domaine

Léon Barral (Faugères), il crée une œuvre pouvant accueillir et fidéliser les chauves-souris qui vont pouvoir, à leur tour, fertiliser naturellement les sols ; au domaine Sicus (Catalogne Sud), il propose de fabriquer des amphores de vinification en argile issu du terroir même afin d'élaborer un vin typiquement endémique, et mettre un terme à l'exploitation des chênes, fournisseurs du bois des barriques.

J'enherbe le monde pourrait prendre, à terme, la forme d'une édition, qui soit d'un documentaire filmé ou audio. Dans cette optique, Anthony Duchêne est en lien étroit avec Dominique Hutin, journaliste « vins » à France Inter. Les échanges, recherches et observations menées avec les vigneron-paysans prennent alors la forme d'un socle commun partagé pour transmettre au plus grand nombre les valeurs d'une polyculture respectueuse du vivant.

Anthony Duchêne (France)

Né en 1976 à Montpellier, France. Vit et travaille à Marseille, France.

Anthony Duchêne est plasticien, diplômé de l'École supérieure des beaux-arts de Marseille en 2006. Il développe un travail de sculpture, de dessin et d'objets inspirés par le fonctionnement de la nature et du monde animal. Entrecroisant l'univers des sensations gustatives et olfactives, il évoque par ses réalisations des figures d'hybridation et de mutation d'espèces végétales et animales lui inspirant des combinaisons inédites. En 2012, il reçoit le Prix Sciences Po pour l'art contemporain pour son œuvre *Empyreume*, une sculpture proposant une dégustation de vin tronquée autour de la famille des arômes empyreumatiques. Plus récemment, passionné par les vins vivants, il se rapproche de paysans-vignerons pour étudier le fonctionnement des sols, l'équilibre de la nature et de la biodiversité.



Manicouagan

Surnommé l'Œil du Québec, le cratère d'impact Manicouagan est l'un des plus grands et des mieux préservés à la surface de la Terre. D'un diamètre de 100 km, il s'est formé il y a 214 millions d'années suite à la chute d'une météorite de 8 km. Perdu au milieu du Québec, l'astrolème, aujourd'hui reconnu au titre de réserve mondiale de la biosphère par l'UNESCO, abrite une faune, une flore et des particularités géologiques uniques. L'origine extraterrestre de ses reliefs, l'histoire autochtone du territoire et l'engloutissement artificiel de vastes forêts par les eaux donnent au site une aura mystique.

Paul Duncombe souhaite prolonger à Manicouagan son travail de recherche entrepris en 2015, avec des naturalistes et des géologues, sur la violence des extinctions de masse et les impacts météoritiques. À partir de prélèvements physiques et numériques réalisés sur place lors d'une expédition en totale autonomie

Paul Duncombe (France)

Né en 1987 à Caen, France. Vit et travaille à Caen.

Diplômé de l'École nationale supérieure des Arts Décoratifs de Paris, Paul Duncombe explore les différentes échelles du paysage. Ses recherches successives – sur les banquises du Labrador (Nord-Est canadien), les tempêtes en mer celtique, les forêts boréales ou encore les terres irradiées de Fukushima – mettent en relation la simplicité apparente des œuvres de la nature avec la technicité croissante des sociétés modernes. Du simple geste aux installations monumentales les plus complexes, ses travaux traversent les frontières et les disciplines, en s'appuyant sur des collaborations avec des spécialistes de tous horizons : biologistes, géologues, astrophysiciens, guides de haute montagne... multipliant ainsi les points de vue et les expériences. Il développe et expose ses projets en France, aux Centquatre-Paris, 63^e salon de Montrouge, Palais de Tokyo, Galerie Thaddaeus Ropac, et à l'étranger : Unicorn Center for Art (Beijing), Coopérative Méduse (Québec), Kyoto Art Center (Kyoto).

À droite : © Paul Duncombe. Cratère d'impact de Manicouagan, Québec, Canada

accompagné d'une équipe pluridisciplinaire, il s'agira de représenter l'ensemble des mécanismes ayant conduit à la reconquête du site par les végétaux, insectes et toute autre espèce vivante, jusqu'aux premières nations. Dans l'esthétique des missions d'exploration spatiales (réelles et fictives), une station électronique artisanale sera déployée dans le cratère. Avec la poésie inhérente à la naïveté du regard artistique face aux créatures et phénomènes naturels, ce laboratoire créatif se déploiera à la poursuite du sublime, des beautés contingentes et des preuves d'un absolu caché dans la nature.

À l'ère du numérique, dans un monde désormais cartographié, rationalisé, et conscient de sa finitude, ce dispositif technologique, artisanal, numérique, physique à la croisée des sciences, du naturalisme, du survivalisme et des cultures *makers*, permettra la réinvention ou la réintroduction de sens et de liens entre la crise historique initiale, la renaissance biologique du site, et les crises modernes, présentes ou à venir.



Écoumène

Depuis 2018, Lia Giraud explore avec *Écoumène* l'habitabilité des territoires reconfigurés par les activités humaines : la gentrification parisienne portant atteinte à la diversité culturelle, ou encore la disparition d'une forêt malgache mettant en péril des existences. Partout, la raréfaction des formes de vie incite à penser l'appauvrissement des liens et relations qu'elles initient à de multiples niveaux. Cette disparition concrète a sur nous des répercussions sensibles et culturelles qu'il s'agit de comprendre et révéler.

Ce troisième volet d'*Écoumène* s'implante sur un territoire pollué du Mexique, une « zone morte » de 15 km le long du fleuve El Salto, irrigué par les rejets chimiques de quelque 400 entreprises industrielles. Les impacts sanitaires sur la population et la biodiversité environnante sont extrêmement lourds. Nourri par des recherches

scientifiques sur les facultés purificatrices de certaines micro-algues en milieu aquatique pollué, ce projet envisage la résurgence du vivant comme solution concrète à l'assainissement des eaux, mais aussi comme support créatif, permettant de relier des existences abîmées.

L'artiste a en effet mis au point un procédé d'image vivante appelé algægraphie. Les micro-algues photosensibles « développent » littéralement l'image à laquelle elles sont exposées et lui confèrent des comportements organiques faisant écho au récit de chaque territoire. Symbole de sensibilité environnementale et d'universalité, biomatériau prisé des technosciences, les micro-algues sont ici les révélateurs écologiques invisibles de nos actions et de leur devenir.

Lia Giraud réalisera une série d'images vivantes, supports d'un dialogue pour explorer la notion de résilience, tant biologique, sociale que symbolique, dans un contexte de catastrophe écologique.

Lia Giraud (France)

Née en 1985 à Paris, France. Vit et travaille à Paris.

Lia Giraud est artiste et docteure en arts visuels, formée à l'image documentaire. Depuis plus de dix ans, ses installations interrogent nos conceptions et relations au vivant, dans un contexte actuel marqué par les sciences et techniques. En faisant des phénomènes biologiques les matériaux sensibles et opératoires de ses œuvres, elle met en évidence les états de rupture qui agitent notre expérience du « milieu ». Engagée dans la création de « nouvelles écologies », ses œuvres initient des écosystèmes de recherche interdisciplinaire à la frontière des sciences et de la sociologie, impliquant des chercheurs en sciences de la nature, des penseurs, des artistes, des communautés citoyennes. Son travail a fait l'objet de nombreuses expositions en France, aux Centre Pompidou, Centquatre-Paris et Le Cube à Paris, Le Bel Ordinaire (Pau), et à l'étranger : Festival Images de Vevey (Suisse), Parc naturel de l'Our (Luxembourg), Dutch Design Week (Pays-Bas), et d'interventions pédagogiques auprès du grand public.

En haut : © Lia Giraud. Algægraphie J0, *Écoumène* à Madagascar

En bas : © Lia Giraud. Détail algægraphique



Saisons et espèces, structures du vivant

Tel un chasseur-cueilleur en quête permanente de ce qui lui servira de matériau, Louis Guillaume arpente les milieux naturels comme autant de jardins où sont cartographiées des zones de récolte et d'approvisionnement en ressources, propres à chaque période de l'année. Il y cherche des alternatives naturelles à ce qui existe industriellement, faisant parfois appel à des traditions oubliées. Colle à base de bouleau, de résine de pin ou de gui, cheminée en turricule de vers de terre, c'est la dimension plastique et usuelle qui le lie à la matière. Imitant le végétal, il tend vers une autonomie de moyens et s'occupe de ses réalisations éphémères comme on prend soin d'une plante, en jardinier.

Avec *Saisons et espèces, structures du vivant*, il souhaite développer ces expérimentations centrées sur les saisons et

les intempéries qui guident sa création : ramasser des nids de frelons abandonnés après certains coups de vent, profiter en mai des peupliers en période optimale de pollinisation, amasser de la turricule aux endroits où elle est la plus chargée en matière argileuse, étudier la structure interne alvéolaire des stipes et des feuilles du bananier d'Abyssinie en juin, le houx en juillet, les cheveux d'ange en août, le gui en décembre, puis la coquille d'huître le reste des mois en -bre...

La question du temps est omniprésente dans le vivant. S'en rapprocher, c'est activer une décélération, s'ouvrir à un monde qu'il faut observer pour le saisir et toucher pour le comprendre. Par ce processus de digestion biomimétique, Louis Guillaume construit un avenir tourné vers le progrès technique qui se trouve aussi dans ces formes de vie toujours innovantes et ces savoir-faire présents depuis bien plus longtemps que nous.

Louis Guillaume (France)
Né en 1995 à Rennes, France. Vit et travaille à Rennes.

Louis Guillaume est un jeune artiste de 24 ans, récemment sorti de l'école des Beaux-Arts de Rennes. Sa pratique s'est nourrie de nombreux voyages entre l'Europe, l'Asie et l'Amérique, ainsi que de multiples collaborations avec des jardiniers et botanistes. Pour ses installations et sculptures, il glane selon les saisons et réalise des œuvres souvent éphémères, faisant des formes du vivant son axe de développement et de recherche principal.

En haut : © Louis Guillaume. Nids de frelons asiatiques décolonisés
En bas : © Louis Guillaume. Travaux autour de la peau d'orange, ESAY, école d'art de Mérida, Mexique, 2018



Center for studies of Ocean Floor as Ceiling

Largement inexplorés, les écosystèmes des grands fonds marins et du plancher océanique abriteraient 1,7 à 2,3 millions d'espèces encore inconnues. Composés à la fois de grands organismes et de collectifs microbiens multi-espèces comme des micro-algues ou du plancton, ils joueraient un rôle essentiel dans l'équilibre du système planétaire tout entier et pourraient nous révéler les mystères de l'origine de la vie.

S'emparant à la fois de la problématique des plastiques marins qui menacent aujourd'hui les grands fonds marins et des enjeux du droit international pour réguler leur pollution et leur exploitation, les artistes grecs Ioannis Koliopoulos et Paola Palavidi, réunis au sein du collectif Hypercomf, mettent en scène une entreprise fictive : le *Center for studies of Ocean Floor as Ceiling*. Une installation proposera une visite immersive du

bureau imaginaire de cette entreprise, entièrement décoré d'objets imprimés en 3D à partir de filaments de plastique océanique et d'un terrazzo de plastique fossilisé. Une vidéo promotionnelle de cette société enregistrera le point de vue d'un ROV (véhicule sous-marin télé-gué) en mer profonde, raclant le sol avec ses griffes robotiques pour récolter des échantillons du plancher océanique, révélant l'interdépendance entre la vie et la technologie, et soulignant les impacts de l'exploitation humaine sur le vivant.

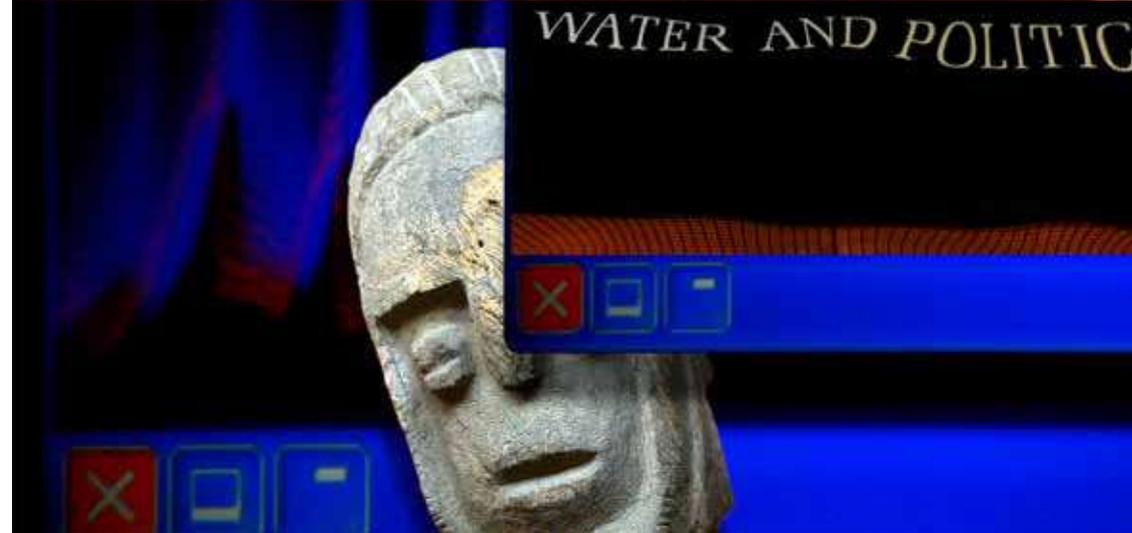
Sous la forme d'un récit fantasmé, leur projet promeut des solutions inventives, créatives et fonctionnelles pour la réutilisation des polluants plastiques issus du nettoyage des plages. Fondamentalement participatif, le projet prend appui sur des activités éducatives, des événements, des ateliers afin de promouvoir un système de production circulaire basé sur le réemploi des matières synthétiques et l'union des communautés maritimes dans la préservation des écosystèmes marins.

Hypercomf (Grèce)

Ioannis Koliopoulos et Paola Palavidi, nés en 1986 à Athènes, Grèce. Vivent et travaillent à Athènes et Tinos, Grèce.

Hypercomf est un collectif de design spéculatif, prenant la forme d'une entreprise fictive, créé en 2017 par les artistes Ioannis Koliopoulos et Paola Palavidi. Grâce à des collaborations ciblées avec des musiciens, des cinéastes et des communautés locales, leurs projets se concentrent sur l'interaction entre l'homme, la nature et la technologie. Ils s'intéressent particulièrement aux réseaux d'écosystèmes organiques et numériques, à la dualité homme-machine et à l'impact psychosomatique des moyens et du confort propre à notre ère technologique en constante évolution. Bénéficiaires de bourses (Fulbright, Grèce) et de résidences (Pioneer Works, New York), ils exposent en Grèce et dans le monde entier : 7^e Biennale de Thessalonique (Grèce), Heat Company (Bruxelles), First Draft (Sydney).

À droite : © Hypercomf. Images fixes du film *Polycellium.net*, 2020



PL'AI

Comment inventer de nouvelles manières de prendre soin des formes de vie terrestres à l'heure où l'abstraction informatique et la gouvernance algorithmique sont devenues notre commune réalité? Comment répondre au profond mépris du monde contemporain envers le végétal, négligeant ses capacités évolutives, sa résilience et son rôle crucial dans la biosphère?

Pour lutter contre la « solastalgie », cette détresse psychique et existentielle causée par les changements environnementaux, une équipe interdisciplinaire composée d'artistes, de scientifiques, d'ingénieurs et de programmeurs tente de répondre à ces questions en créant des plantes-machines, des robots capables de se considérer comme des plantes.

La dernière plante-machine en cours de création, *PL'AI*, propose une enquête ludique sur le comportement des plantes pour faciliter de nouvelles interactions entre le monde végétal et les technologies telles que l'apprentissage automatique

et l'intelligence artificielle. Un algorithme informatique d'auto-apprentissage et des appendices mécaniques permettent ainsi d'entrer dans le temps et le rythme de la plante pour jouer avec elle.

PL'AI convie le visiteur à un spectacle inédit, celui d'un jeu entre un plant de petits pois et une intelligence artificielle, cette dernière étant capable de connaître la plante, de prédire son évolution, sa croissance, jusqu'à se rétracter avant que la vrille de pois ne s'accroche à la machine. En temps réel, ni la machine ni la plante ne semblent se déplacer, mais grâce à une captation vidéo diffusée en accéléré, le jeu à l'œuvre entre l'intelligence artificielle et le plant de petits pois en croissance devient perceptible.

Suivant la théorie de *Homo ludens* de Huizinga, pour qui le jeu est constitutif du développement de la culture, *PL'AI* nous invite à dépasser nos limites culturelles et physiques humaines. Ce dialogue inter-espèce radical crée une brèche dans notre cosmologie anthropocentrique et nous incite à reconsidérer des formes de vie différentes de la nôtre.

Špela Petrič (Slovénie)

Née en 1980 à Ljubljana, Slovénie. Vit et travaille entre Ljubljana et Amsterdam, Pays-Bas.

Špela Petrič, formée aux sciences naturelles et titulaire d'un doctorat en biochimie et biologie moléculaire, se consacre principalement à l'exploration des nouveaux médias. Sa pratique artistique combine les différentes sciences naturelles et interroge les limites de l'anthropocentrisme via des tentatives de dialogues inter-espèces. Par l'expérimentation de procédés artistiques et scientifiques inattendus, elle révèle les fondements ontologiques et épistémologiques de nos sociétés technologiques. Elle a reçu plusieurs prix, comme le White Aphroid en Slovénie, le Bioart and Design Award (Pays-Bas) et un prix de distinction au Prix Ars Electronica (Autriche).

En haut : © Miha Fras. Špela Petrič, *Nociceptor Branch*. En bas : © Axel Heise. Špela Petrič, *Skotopoiesis*, Ouvert Festival, 2019 ??????



Les indemnes de l'art

Sanctuarisés pour les manœuvres et les exercices de l'armée depuis cent-cinquante ans, les terrains militaires, d'accès très réglementé, ont échappé à l'extension urbanistique, à la spéculation foncière, à certains modes d'agriculture intensive, à l'industrialisation, tout en étant soumis à un entretien et une intervention minimale de l'homme. Ce mode de gestion des espaces naturels a transformé ces zones en réservoirs de biodiversité inattendus. Pourrait-on imaginer aujourd'hui que ces territoires deviennent des modèles d'éco-gestion et un terreau favorable pour faire germer de nouvelles stratégies de défense, au service cette fois de notre précieuse biodiversité?

Victor Remère part à la découverte de ces lieux, en particulier en la presqu'île de Saint-Mandrier, dans la petite rade de Toulon. Il s'attache, en coopération avec la Marine nationale, qui les gère, à

créer des « zones-laboratoires », croisant recherches scientifiques, pratiques artistiques et savoir-faire agricoles au service de la préservation du vivant. Parmi ces dispositifs, Victor Remère souhaite notamment installer des ruches sauvages connectées, conçues comme des objets artistiques, scientifiques et artisanaux.

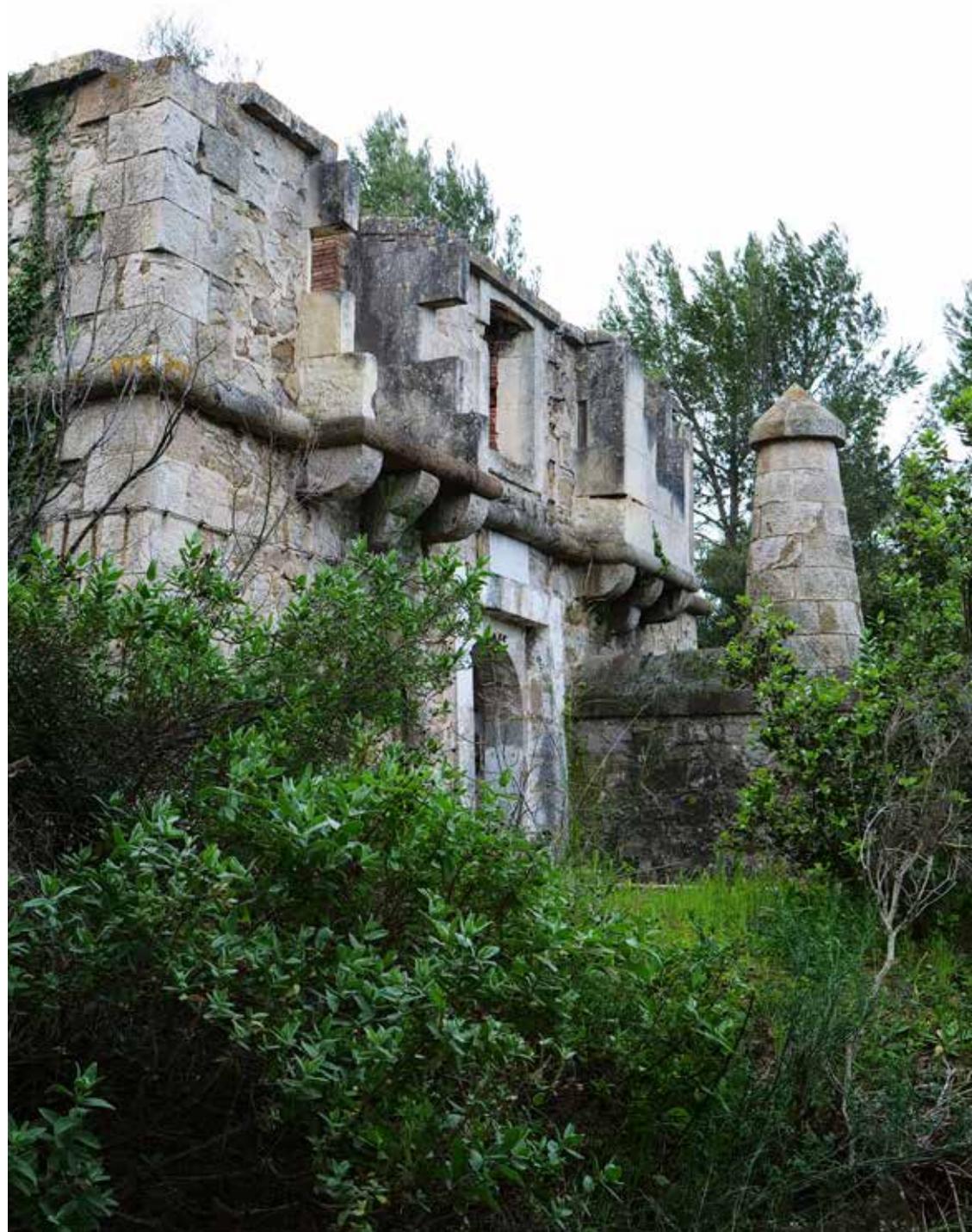
Le cœur du projet et son processus consistent à rendre des pratiques sociales compatibles, en cherchant à affirmer qu'une intervention artistique peut préserver son autonomie et garder sa spécificité en échappant aux espaces protégés des institutions, en surgissant là où elle est la moins attendue, tout en conviant à sa réalisation ceux qui sont généralement les plus éloignés des pratiques de l'art contemporain : « les indemnes de l'art ».

Victor Remère (France)

Né en 1989 à Chaumont, France. Vit et travaille à Toulon, France.

Diplômé de l'École nationale supérieure d'art et de design de Nancy et de l'Université Concordia de Montréal au Canada, Victor Remère participe en 2013 à la première session du post-diplôme Création et mondialisation à Shanghai. Là, aux côtés de l'artiste Paul Devautour et de l'économiste Yann Moulrier-Boutang, il définit sa pratique de l'art comme une pratique du monde. Faire œuvre au sein d'un marché populaire, étudier la « tropicalisation » du littoral méditerranéen par l'introduction massive de plantes exotiques durant la seconde moitié du XVIII^e siècle, créer une horloge *low tech* qui relie les fruits de la récolte au passage du temps dans une ferme... Autant de nouveaux formats d'intervention guidés par le souci de nouer des liens en dehors des cadres institués de l'art. Sensible à la richesse des paysages, il poursuit aujourd'hui ses recherches, ses travaux et ses explorations en observant l'impact de l'activité humaine sur la faune et la flore.

À droite : © Victor Remère. Fortin, 2019



Le projet Moineaux

En 1958, Mao Zedong entreprit une vaste campagne de chasse aux moineaux pour en débarrasser la Chine, les accusant de voler aux hommes 25 000 tonnes de grains de riz par an. En observant alors le mode de vie de ces oiseaux, on s'aperçut qu'ils ne pouvaient, sous peine d'épuisement, voler plus de deux heures et demie d'affilée. Il fut donc décidé que pendant trois jours, jeunes et vieillards, hommes et femmes sortiraient dans la rue et dans les champs, armés de drapeaux, de gongs et de lance-pierres, pour détruire les nids, casser les œufs et empêcher les oiseaux de se poser. Dix millions d'oiseaux périrent lors de cet épisode... qui eut finalement l'effet contraire à celui escompté : l'année suivante, les insectes, dépourvus de prédateurs, dévorèrent la quasi-totalité des récoltes.

Cet moment historique plutôt méconnu condense à lui seul les enjeux de la disparition des moineaux, dont la population a chuté de 95% en trente ans. Avec

Le projet Moineaux, Éléonore Saintagnan s'attache à créer une sorte de rituel carnavalesque destiné à expier nos fautes humaines passées, et à rappeler, à travers un projet de recherche, les liens d'interdépendance entre les hommes et les moineaux.

Un film mêlera des images tournées en couleur et des archives en noir et blanc, reconstituant notamment la campagne de Mao Zedong. Cette fable cruelle nous parle de la folie des hommes, cet exemple d'extermination étant particulièrement saisissant. Bien que lointain, cet événement n'en résonne pas moins avec notre époque, qui voit la disparition progressive et inquiétante des oiseaux et de la biodiversité en général. L'artiste agira aussi concrètement pour la préservation des moineaux en initiant la réalisation collective d'œuvres et de nichoirs dans l'espace public, et la mobilisation de jeunes et d'artistes en lien avec des associations et des scientifiques, favorisant la réintroduction de l'espèce en ville.

Éléonore Saintagnan (Belgique)

Née en 1979 à Paris, France. Vit et travaille à Bruxelles, Belgique.

Après des études d'arts plastiques et de cinéma documentaire, Éléonore Saintagnan est diplômée du Studio national du Fresnoy puis du master SPEAP de Bruno Latour à Sciences Po Paris. Elle reçoit en 2010 le Prix du commissaire au salon de Montrouge. En 2018, son film *Une fille de Ouessant* est primé meilleur court-métrage à Visions du Réel (Suisse), puis elle remporte le prix Isère art contemporain doté d'une résidence à Moly-Sabata. Elle expose en France : CRAC Alsace, Palais de Tokyo, Néon à Lyon, Mains d'œuvres à Saint-Ouen, La Criée centre d'art contemporain de Rennes, et à l'étranger : Wiels (Bruxelles), Galerie Elaine Levy (Bruxelles), ainsi que dans des festivals de cinéma comme le FID Marseille, Hors-Pistes au Centre Pompidou, ou DOC Fortnight au MoMA (New York) et MMCA (Séoul).

À droite : *Everybody comes to beat sparrows*, Bi Cheng, 1956. © IISH / Stefan R. Landsberger / Private Collection



大家都来打麻雀

Colonie

Le lichen est un végétal singulier ayant une double nature, étant issu d'une symbiose entre un champignon et une algue. Faisant partie de la biodiversité négligée, il recouvre néanmoins 6% de la surface terrestre. Les lichens seraient présents sur terre depuis 600 millions, et les plus vieux fossiles retrouvés datent du Dévonien précoce. En plus d'être de parfaits témoins de l'indice de pollution, ils ont une capacité de résistance à des conditions extrêmes de même qu'une faculté de reviviscence. Cela en fait un des organismes pionniers par excellence.

L'installation *Colonie* de Linda Sanchez se compose d'objets de natures, de matériaux et de formes différents, tous liés par un même caractère, celui d'être colonisés par du lichen jaune orange. Ces éléments sont collectés, glanés, déterrés, détachés de divers lieux sur le territoire : en bordure des routes, des rivières, des ruines, des périphéries des villes, des zones

désaffectées, là où rien ne bouge. Pavés, bouts de trottoir, tuiles, cornières, plots, mobiliers urbains se tiennent ensemble, en dépôt, comme un vestige composite reconstituant un pointillisme coloré. Recouverts par l'épaisseur du temps, ces rebuts sont des reliques de notre occupation passée, récits de la manière dont nous habitons le territoire, dont nous façonnons le paysage. Les lichens et mousses sont symboles de l'oubli et de l'abandon, des signes du temps qui passe, ce contre quoi nos sociétés luttent de toutes leurs forces.

Pourtant, «ce n'est pas le temps qui passe, c'est nous qui passons», écrit Étienne Klein dans *Les Tactiques de Chronos*. Le projet *Colonie* décrit de manière poétique comment cette autre forme du vivant qui nous a précédés et qui nous succédera, laisse une impression de relativité à la temporalité humaine. Cette double colonisation, entre nature et culture, emprunte deux sens chronologiques inversés : le vestige et le projet, la vitesse et l'intemporalité.

Linda Sanchez (France)

Née en 1983 à Thonon-les-Bains, France. Vit et travaille à Marseille, France.

Entre sculpture et installation, dessin et vidéo, Linda Sanchez joue avec les lois et les phénomènes physiques. De l'horizontalité d'un plan d'eau à la trajectoire d'une chute, de la liquidité du sable à l'élasticité d'un liant, elle observe des phénomènes existants, ajuste leur échelle, leur corrélation, leur durée. Dans un rapport élémentaire au matériau et au mouvement, elle travaille par allers-retours sensibles entre intuition et expérience. Des notions de hasard et d'ordre, de figures de chute, de narration du temps ; ses œuvres fixent le mouvement dans la matière, l'écrivent, le mesurent ou le transcrivent. Diplômée de l'École supérieure d'art d'Annecy, elle mène plusieurs collaborations avec des chercheurs, écrivains, artistes et participe à divers projets et expositions : musée d'Art contemporain, Prix de la fondation Bullukian à Lyon, Casa de Velázquez (Madrid), 62^e salon de Montrouge, bourse Révélation Emerige, Prix des Amis du Palais de Tokyo.

À droite : © Linda Sanchez. *Viva Villa!* Hall du ministère de la Culture, Paris, 2016





PRIX ÉTUDIANT

COAL - CULTURE & DIVERSITÉ

La Fondation Culture & Diversité et COAL créent un Prix pour l'écologie spécifiquement dédié aux étudiants des écoles du champ artistique et culturel. Ce prix a pour objectif d'accompagner et de soutenir les étudiants qui imaginent, expérimentent et proposent des solutions concrètes et créatives pour contribuer à la transition écologique. La Fondation Culture & Diversité et COAL souhaitent ainsi encourager la participation de la jeunesse et valoriser des réponses portées par les jeunes artistes aux problématiques écologiques actuelles.

Convaincus que par son interaction avec les autres disciplines, l'art encourage les explorations et les innovations, la Fondation Culture & Diversité et COAL ont souhaité s'adresser à tous les étudiants du secteur culturel et artistique : plasticiens, cinéastes, musiciens, architectes, comédiens, conservateurs, danseurs, designers, photographes, circassiens... qui sont les créateurs, les visionnaires et les inventeurs de demain.

Dans une volonté de lier la thématique du vivant aux territoires, le Prix étudiant COAL - Culture & Diversité 2020 s'associe aux Réserves naturelles de France par le biais d'un programme de résidence.

Dotation

La Fondation Culture & Diversité octroie au lauréat une résidence de deux mois au sein de l'une des 350 réserves naturelles du réseau des Réserves naturelles de France, assortie d'une dotation d'aide à la production à hauteur de 5 000 euros. Dans le cadre de la résidence, la Fondation Culture & Diversité prend en charge le logement, les *per diem* et le transport.

Partenaires

L'association Réserves naturelles de France (RNF) anime un réseau national de plus de 700 professionnels de la protection de la nature œuvrant quotidiennement dans les territoires où ont été classées près de 350 zones en réserve naturelle. Leurs actions s'appuient sur trois missions : la connaissance du patrimoine naturel biologique et géologique, sa gestion et sa protection, la sensibilisation et la découverte par les citoyens de ces espaces de nature, de vie, de rencontre et de création. Ambassadrice des réserves naturelles, RNF porte la voix de la nature pour une mobilisation active de tous les acteurs de la société, notamment dans le domaine de la culture.

Porteurs du prix

Le Prix étudiant COAL - Culture & Diversité est porté par l'association COAL et la Fondation Culture & Diversité.

La Fondation Culture & Diversité, fondation d'entreprise de Fimalac créée par Marc Ladreit de Lacharrière, a pour mission de favoriser l'accès aux arts et à la culture des jeunes issus de milieux modestes. Depuis son lancement en 2006, elle conçoit et mène directement sur le terrain, avec ses partenaires culturels, éducatifs et sociaux, des programmes pérennes. Plus de 35 000 jeunes ont d'ores et déjà bénéficié de ses actions.

Les projets nommés

L'envers d'un monde

Erwan Tarlet, Maria-Jesus Penjean Puig,
Marin Garnier, Tia Balacey, Giuseppe Germini
Centre national des arts du cirque

Renouée

Maude Bayle
École nationale supérieure d'art et de design de Nancy

Projet Cairn

Alix Lалуcaa, Lisa Faure
École supérieure d'art et de design de Reims

Moi Vivant·e

Clara Hubert, Thomas Cany
École supérieure d'art dramatique du Théâtre national de Strasbourg

Le jury

Les huit membres du jury du Prix COAL 2020
**Christophe Aubel, Julie Chénof, Jean-Max Colard,
Felizitas Diering, Christine Germain, Fabrice Hyber,
Olivier Lerude, Charlotte Meunier**

et

Lauranne Germond

Directrice de COAL

Saïd Berkane

Délégué général adjoint de la Fondation Culture & Diversité

L'Envers d'un monde

L' *Envers d'un monde* met en jeu et en mouvement, par une performance circassienne implantée en plein cœur d'un espace naturel, la démesure et le réalisme de notre monde, dans cet interstice entre la liberté humaine et celle de la Terre. Par ce spectacle, l'art circassien s'empare des enjeux de la consommation et de la production de masse, destructrices des écosystèmes, pour en renverser les symboles les plus forts et l'interroger sous tous ses aspects, matériels, relationnels, corporels, émotionnels. Mêlant tour à tour, acro-danse, fil tendu, manipulation d'objets, suspension maxillaire, ce groupe international de cinq circassiens

donne à voir et à retranscrire une mise en danger, vertigineuse, acrobatique, bien loin des chemins rectilignes de la morale.

La mise en scène est celle d'un zoo humain, situé dans un futur dystopique mais qui n'est jamais très loin de la réalité que nous habitons. En s'inscrivant dans un espace naturel défini, et en créant un contraste avec lui, *L'Envers d'un monde* invite le public à aborder cet espace sous un nouvel angle. Autour de cette performance, des actions culturelles de sensibilisation à l'environnement seront proposées sur plusieurs jours avec la population locale.

Une promenade immersive, telle une expédition collective, ouvrira le voyage



amenant les spectateurs sur le lieu du spectacle. Celui-ci devient alors la jonction des vivants : un public intergénérationnel, complice d'une forme artistique singulière, inscrite dans un espace naturel. Les jeux de contraste entre fiction et réel, rêve et cauchemar, rire et désespoir, sont des outils pour parler du monde d'aujourd'hui. Des outils issus du cirque, dont l'essence même est d'être un art vivant, un art du réel.

Erwan Tarlet, Maria-Jesus Penjean Puig, Marin Garnier, Tia Balacey, Giuseppe Germini

Centre national des arts du cirque

Erwan Tarlet, Maria-Jesus Penjean Puig, Marin Garnier, Tia Balacey et Giuseppe Germini sont cinq circassiens du Centre national des arts du cirque de Châlons-en-Champagne, originaires du Chili, de France et d'Italie. Suite à plusieurs créations collectives dans le cadre de leur formation à travers le cirque, la danse et le théâtre, ils décident de sortir des sentiers battus, des salles et de leurs carcans afin de confronter ce qui bouillonne en eux à une expérience humaine et artistique. Ensemble, ils proposent un espace pluriel, un appel à poser un autre regard sur le cirque, un cirque de nature. Chargés de cet art pluridisciplinaire en plein essor, ils portent l'envie de l'exporter au cœur des espaces naturels et de ses habitants.

En haut : Maria-Jesus Penjean Puig, Marin Garnier, 2020
À gauche : Erwan Tarlet, Maria-Jesus Penjean Puig, Marin Garnier, Tia Balacey, Giuseppe Germini, 2020

Renouée

La matière végétale est devenue la meilleure alternative matérielle pour inscrire le design dans une démarche efficace de développement durable. Maude Bayle choisit de travailler sur les plantes invasives, plantes exotiques introduites par l'Homme, capables de survivre et de se reproduire dans un nouvel environnement au détriment des espèces locales. Une biomasse conséquente qu'elle décide de valoriser dans un territoire défini en créant un objet utile à la restauration du site dont elle est immédiatement issue.

Maude Bayle s'intéresse à la renouée du Japon, plante mellifère (possédant les

propriétés adéquates pour accueillir les abeilles produisant le miel) importée en Europe au XIX^e siècle et aujourd'hui première plante invasive dans le Grand-Est. En collaboration avec des apiculteurs locaux et le Comité de développement et de promotion de la vannerie de Fayl-Billot, Maude Bayle repense la ruche contemporaine en mettant en place un protocole de transformation de la plante lui permettant de dessiner la ruche nouée. S'inspirant d'anciens abris de paille, la ruche nouée, fabriquée en tressage et en point enroulé de renouée, se compose de parties en vannerie démontables de sa base de bois.

Maude Bayle tente d'inscrire sa création dans un cycle cohérent : celui de



la temporalité annuelle de l'objet et de son utilisation. Ces temporalités correspondent à celle de la plante dans la nature, récoltée au moment où elle possède le plus de qualités, et à celle des étapes nécessaires à la fabrication de la matière. Le projet sera implanté prochainement au Jardin botanique Jean-Marie Pelt de Nancy. Maude Bayle travaille également au développement d'un matériau textile à partir de la plante invasive en lien avec le Laboratoire de physique et mécanique textiles de l'Université de Haute-Alsace.

Maude Bayle

École nationale supérieure d'art et de design de Nancy

Diplômée du DNSEP Design objet de l'École nationale supérieure d'art et de design de Nancy et du master Design et Matériaux de l'École des mines de Nancy en 2019, Maude Bayle place l'éco-conception au cœur de son cursus et de ses projets. Les objets qu'elle imagine racontent chacun une spéculation sur le matériau végétal : des objets à valeur culturelle et symbolique illustrant une réflexion environnementale. Actuellement en stage dans une entreprise de confection de vêtements dans les Vosges, elle acquiert des connaissances techniques dans le but d'introduire des matières souples à base de plantes invasives locales dans le domaine textile.

En haut : ©Maude Bayle. Maquette d'une ruche, 2020

À gauche : ©Maude Bayle. Vue d'exposition des essais, 2020

Projet Cairn

Imaginer une signalétique permettant de valoriser la biodiversité et en particulier les espèces menacées, c'est le cœur du projet Cairn d'Alix Lалуcaa et Lisa Faure, développé dans le cadre de deux séjours au sein du Parc naturel régional des Ballons des Vosges.

Traduite par une série de sculptures en granit inspirées des cairns, Alix et Lisa créent une signalétique, en partenariat avec une graniterie locale, s'intégrant dans le paysage vosgien. Dans une démarche de préservation du vivant, elles souhaitent ainsi orienter les regards des visiteurs vers les éléments peu visibles de la nature et leur offrir une expérience

enrichissante : informer le visiteur sur la fragilité des espèces, les ressources premières et les savoir-faire du territoire.

Les proportions de chaque pièce permettent la réutilisation des chutes de granit tout en assurant leur intégration dans le paysage naturel. Alix Lалуcaa et Lisa Faure prennent en compte la reproductibilité des sculptures selon le territoire visé en faisant le choix du granit, matériau extrait des carrières locales, résistant à l'usure et au gel.

Le tracé des œuvres – pensées comme des microarchitectures – joue avec l'équilibre et la fragilité de la végétation environnante. Chaque sculpture, associée à une plante et placée à proximité de



celle-ci, prend une forme et une finition différente. Repérable par les visiteurs et randonneurs, même en hiver, leur projet s'ancre sur les sentiers où la biodiversité se trouve fragilisée face à la cueillette sauvage ou au piétinement.

Alix Lалуcaa et Lisa Faure
École supérieure d'art et de design de Reims

Alix Lалуcaa et Lisa Faure, étudiantes en master 1 Design produit et Espace à l'École supérieure d'art et de design de Reims, ont développé un attrait particulier pour la matière. Elles l'expérimentent tout en apprenant à développer un langage artistique et une dimension sensible et narrative propre à l'objet. Alix et Lisa partagent un univers onirique qu'elles nourrissent à travers le dessin, la peinture et d'autres disciplines des arts plastiques. Leur univers de travail aborde les questions sociétales et environnementales comme le développement durable, la valorisation de la matière et l'artisanat local. Chacune d'elles apporte sa spécificité au cœur de chaque projet. S'entremêlent alors d'une part une vision sociale du rapport entre l'Homme et l'Objet, et d'autre part une approche observatrice de la diversité du vivant.

En haut : © Lалуcaa/Faure, Dessin de recherche, 2020
À gauche : © Lалуcaa/Faure, Ensemble des structures, 2020

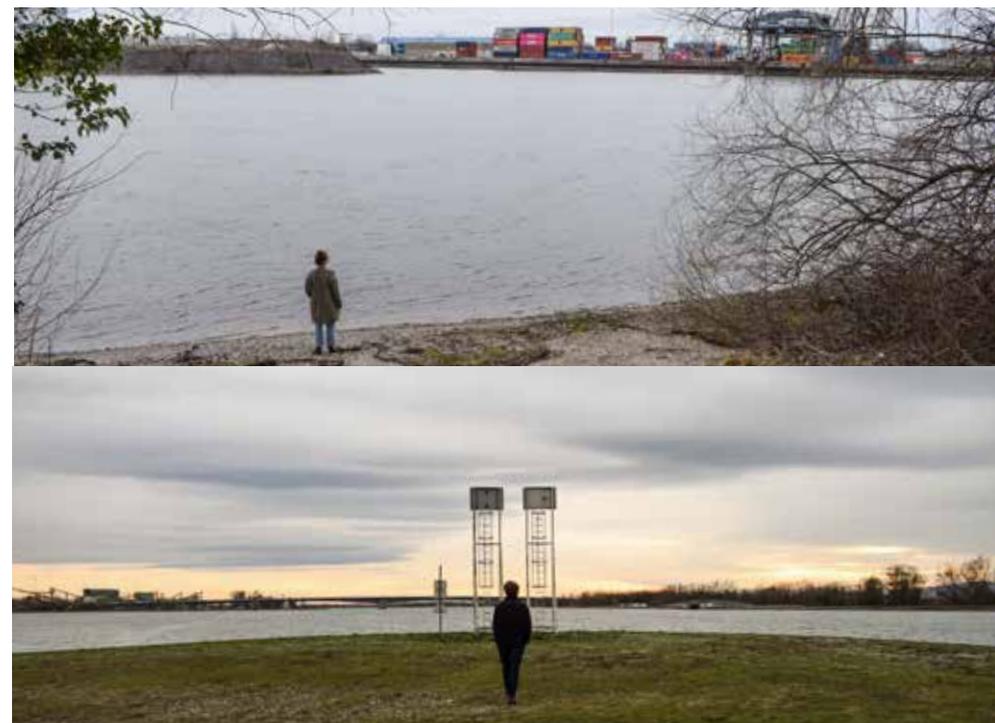
Moi, Vivant·e

Mise en réserve, migration, confinement, disparition. Où vivent Clara Hubert et Thomas Cany, la réserve naturelle de l'île du Rohrschollen (*Rohr* signifiant « roseau », et *Schollen*, « motte de terre ») cohabite avec une zone industrielle portuaire. L'Union européenne et la Ville ont investi deux millions d'euros dans le projet Life+ pour restaurer ces forêts alluviales avec des crues artificielles. À Strasbourg, nature et technique peuvent-elles s'accorder ?

L'ambivalence puissante de ce paysage inspire un laboratoire théâtral : *Moi,*

Vivant·e. Sur la berge du port industriel du Rhin, le duo détourne un conteneur qui devient un prisme pour la lumière naturelle : le Théâtre-Container. Sur l'autre rive, à l'orée de l'espace protégé, ils construisent sa réplique, le Théâtre-de-l'Ouvert, une structure de bois et de tissus. Deux spectacles s'y inventent en écho aux mutations d'une même terre. La présence et le jeu des comédiens s'appuient sur une création par un auteur in situ. Dans ces observatoires de la nature et de ses mouvements, les aléas inhérents au lieu écrivent avec eux la partition finale.

Moi, Vivant·e se fonde sur une économie circulaire et l'éco-conception. Par sa « pauvreté » technologique et sa machinerie, il souhaite faire l'éloge d'un



théâtre technique sans consommation d'énergie. Les projecteurs sont fabriqués sans électricité, ayant pour seule force la lumière du soleil, mais cherchant à égaler la qualité de l'éclairage d'une scène contemporaine. Le projet entend se réapproprier une tradition théâtrale – au sens étymologique de « lieu d'où l'on voit » – et propose une médiation entre le port, la réserve naturelle et les habitants. Par cette traversée, il cherche à inspirer un sentiment de commune appartenance.

Clara Hubert et Thomas Cany

École supérieure d'art dramatique
du Théâtre National de Strasbourg

Clara Hubert s'initie à la création avec le Théâtre Aloual Persona, intègre la CPGE art & design de l'école Duperré à Paris et devient, en 2018, assistante à la mise en scène et scénographe pour le projet *Les Esprits Libres* du Collectif Or Normes. Thomas Cany est ingénieur du son et éclairagiste depuis 2015 pour des concertistes classiques et des compagnies théâtrales, entre autres au Festival d'Avignon, au théâtre de Gennevilliers et à *l'International Visual Theatre*. En 2018, il devient régisseur général de l'ENS de Lyon. Ils se rencontrent en 2019 lorsqu'ils intègrent l'école du Théâtre national de Strasbourg. Explorant le lien entre technicité et nature, territoires et cultures, narration poétique et réalité écologique, ils mettent en synergie leur diversité pour inscrire leurs gestes vers une alternative durable.

En haut : © Hubert/Cany, photo sur site, 2020.

À gauche : © Hubert/Cany, théâtre-container, 2020.



RENCONTRE AVEC LES LAURÉATS

PRIX COAL 2020

PRIX ÉTUDIANT COAL - CULTURE & DIVERSITÉ

PAUL DUNCOMBE

LAURÉAT DU PRIX COAL 2020

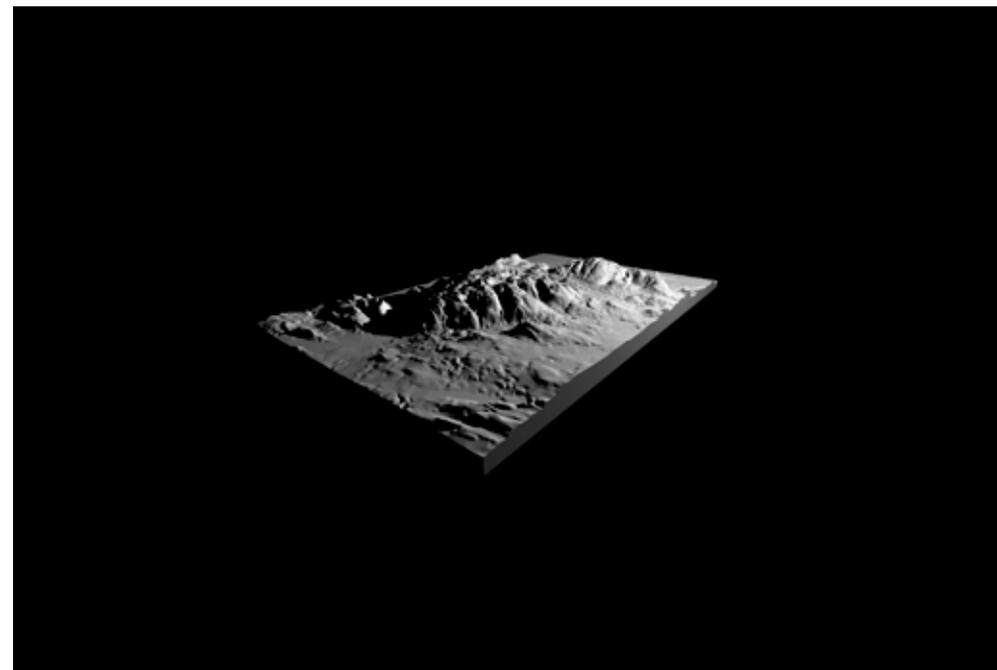
Quel est votre premier rapport sensible avec le vivant ?

L'observation, la compréhension et le respect du vivant font partie de mon éducation. C'est un héritage culturel important. J'ai la chance d'avoir grandi proche de la nature, entouré de toutes sortes de créatures, et c'est toujours le cas. Comme rapport sensible déterminant, je pense à des situations concrètes comme les opérations de démazoutage des oiseaux marins à Lorient en 1999/2000 avec la

Ligue pour la protection des oiseaux. Ces expériences dans ma jeunesse ont très certainement contribué à ma sensibilité actuelle : la nature est devenue un espace que l'on peut définir par les phénomènes anthropiques qui la détruisent et je recherche le potentiel esthétique de ce déséquilibre entre les puissances industrielles contemporaines et la fragilité du vivant ; entre une plume souillée et les 30 000 tonnes d'un pétrolier, pour illustrer l'exemple précédent. Il y a une part de sublime dans ces rapports de forces



Ci dessus : © Paul Duncombe, Cratère d'Impact de Manicouagan, Québec, Canada. À droite : © Paul Duncombe, Maquette du Mont Babel, 2020



délétères, entre l'humanité et la nature, entre la civilisation et le vivant.

Comment est né votre intérêt pour les impacts météoritiques sur le vivant ?

Il faut se représenter un projectile de plusieurs kilomètres traversant l'atmosphère en à peine un clignement d'œil. La liquéfaction instantanée de la roche sur 10 000 mètres de profondeur. Une épaisse colonne de matière qui s'élève jusqu'à la stratosphère, puis enveloppe la planète entière. Des séismes de magnitude 12, des raz-de-marée dévastateurs, des éruptions volcaniques, des tempêtes de feu, des incendies généralisés... et dans ce chaos : la vie, qui se heurte violemment à la matière. Lorsque l'on s'intéresse au cosmos, il est moins question de la fragilité du vivant que de son absurdité. L'histoire de l'univers est celle d'une série

de catastrophes démesurées, et certaines cicatrices à la surface de la Terre nous rappellent que nous sommes de passage dans ce récit fait de trajectoires célestes, de matières en fusion et de particules. La beauté de ce qui nous entoure vient de là, de cette dérive sidérante, de la contingence des événements et de la finitude du vivant dans cette éternité minérale. Ici aussi je m'intéresse au déséquilibre entre ces différentes forces et à la résilience des espèces animales ou végétales. Un astrolème est un musée à ciel ouvert, un mémorial qui parle de la fin du monde mais aussi du recommencement.

Vous avez découvert l'astrolème de Manicouagan en 2015

Lors d'une résidence au Québec, je suis parti vers la Côte-Nord, jusqu'au Labrador, initialement à propos de « l'Iceberg



Manicouagan, imagerie Satellite © 2020 Planet for the Planet, Skysat, and RapidEye

Alley». Il n'y a qu'une seule piste à travers la forêt et celle-ci mène à l'astroblème de Manicouagan. Pour un humain moyen, l'horizon se situe à environ cinq kilomètres et ce cratère en fait cent. C'est là que j'ai pris toute la mesure de cette incroyable violence et de ses répercussions supposées sur le vivant, à l'échelle locale puis planétaire. Ces paysages brisés dévoilent en fait la véritable identité du monde et des créatures qui le peuplent. Quelque chose d'absolu, comme une implacable mécanique de chute, de gravité contre laquelle l'élan ascensionnel de la vie est en perpétuelle résistance. Hébergé à la station scientifique Uapishka, j'ai commencé à me documenter et à dialoguer avec des scientifiques qui travaillaient sur le site. Cela a amorcé une série de projets sur les crises biologiques : Trias-Jurassique, Crétacé-Paléogène, jusqu'à aujourd'hui l'extinction dite de l'Holocène.

Quel est votre rapport à la science-fiction ?

Quelle qu'en soit la nature, les imaginaires développés dans les œuvres cinématographiques, littéraires, ou même les jeux vidéo, ne sont que le reflet de notre présent. Dans le foisonnement actuel de dystopies futuristes, qu'elles soient d'ordre technologique ou politique, il y a sans doute une part de prophétie autoréalisatrice. Selon moi, la science-fiction, nous sommes déjà en plein dedans, nous la vivons au quotidien. C'est donc une influence majeure dans mon travail artistique.

Quelle forme prendra l'installation ?

Le projet *Manicouagan* sera diffusé au Québec et en France, sous la forme d'une installation multimédia qui regroupera

les différentes investigations menées au cœur du cratère et alentours. Au-delà de sa dimension sonore et vidéo, l'enjeu de cette exposition sera de réussir à intégrer au dispositif artistique, une dimension plus documentaire, à propos de l'expédition en elle-même et de l'histoire du site (biologique, géologique, culturelle). Une expérience au croisement des arts numériques et des sciences naturelles, du documentaire et de la fiction.

Quel est votre engagement environnemental en tant qu'artiste et citoyen ?

La nature est aussi un espace politique et j'ai parfois été impliqué dans des actions écologistes plus militantes. Mais je pense aujourd'hui que le réel engagement c'est la sobriété. C'est un objectif particulièrement difficile à atteindre. En attendant, je suis extrêmement attaché à la ruralité. Cette proximité avec le terrain, et les individus qui le vivent au quotidien, me permet de m'impliquer dans des projets de toutes sortes, d'être dans l'expérience, la pratique et le concret, dans quelque chose qui ressemble à la réalité.

Comment imaginez-vous le monde qui vient ?

La nature n'a pas besoin d'être sauvée, c'est l'humanité qui est en danger : nous vivons dans un modèle désuet, dans l'illusion et la torpeur. « Une autre fin du monde est possible. » Cet adage contemporain pourrait devenir un principe d'action populaire partagé, un programme d'existence : nous devons réinventer notre rapport au monde, à la nature, au vivant, à l'autre, et je crois que les artistes y travaillent !

ÉLÉONORE SAINTAGNAN

MENTION SPÉCIALE DU JURY

EN PARTENARIAT AVEC LA FONDATION CAMARGO

Quel est votre premier rapport sensible avec le vivant ?

Cette colonie de moineaux qui vit sur ma terrasse est la première chose que je vois le matin, en prenant mon petit déjeuner. Je les nourris, c'est mon « espèce compagne » à moi, pour reprendre les termes de Donna Haraway. J'aime beaucoup cette idée d'appivoiser des animaux sans leur ôter leur liberté. En ce moment, il y a aussi un accenteur mouchet, un pigeon ramier et deux merles, mâle et femelle, qui chantent à tue-tête, c'est très beau.

Comment est né Le projet Moineaux ?

Le projet est né d'une corrélation entre mon travail de céramiste et mon intérêt pour l'éthologie. Après avoir fait une série de pots de très grande taille que je considère comme des sculptures et que j'ai exposés au centre d'art La Criée à Rennes cet hiver, j'avais envie de faire des pièces en céramique qui s'accrochent aux murs comme des tableaux. Une des propriétés de la céramique est qu'elle éclate à la cuisson si elle est trop épaisse ou si elle contient des vides ; les formes doivent donc être creuses, avec un trou pour que l'air s'en échappe. En gros, les caractéristiques des nichoirs sont les mêmes : des formes creuses avec un trou d'envol. Cela m'a donc paru tout naturel de faire des sculptures qui puissent servir de nichoirs.

Pour inciter les oiseaux à y faire leur nid, il suffit de les placer sur des murs orientés vers l'est ou l'ouest, assez haut pour que les chats n'y aient pas accès, et d'adapter la taille du trou à l'espèce d'oiseau qui est déjà présente sur le site.

Mon intérêt pour l'éthologie a commencé par ma rencontre avec Vinciane Despret à Sciences Po, alors que je suivais le master de Bruno Latour. Je me suis mise alors à lire les écrits d'éthologues comme Konrad Lorenz ou Frans de Waal. Mon projet de nichoirs m'a rapprochée d'ornithologues bruxellois qui travaillent sur le manque d'habitat pour les oiseaux, notamment les martinets et les moineaux. Quand j'ai dit à Erik Étienne, qui dirige le Groupe moineaux à Bruxelles, que j'étais vidéaste et qu'une colonie vivait sur ma terrasse, il m'a dit : « Bon, alors tu vas faire partie du GTM Images, le groupe de travail sur les moineaux qui s'occupe d'alimenter notre banque de données en images. Celles-ci nous servent à faire des recherches scientifiques sur les moineaux et des kits pédagogiques pour informer la population sur la nécessité de protéger cette espèce en voie de disparition, la nourrir et lui construire des nichoirs. » Voilà comment je me suis retrouvée à nourrir et à filmer cette colonie de moineaux, et à lire tout ce que je trouvais sur ces petites bêtes qui ont toujours vécu aux côtés des hommes.



En haut : Image d'archive de la Chine pendant la campagne d'éradication des moineaux ordonnée en 1958 par Mao Zedong

En 2015, vous réalisez *Les Bêtes sauvages*, sur les perruches vertes de Bruxelles. Parlez-nous de votre intérêt pour les oiseaux ?

À l'époque, je ne m'intéressais pas particulièrement aux oiseaux. Nous avions un projet de film, Grégoire Motte et moi, sur les animaux féraux, qui ont été domestiqués puis retournés à l'état sauvage. Découvrir des perruches vertes à Bruxelles, où on venait de s'installer, c'était une surprise ! Elles sont apparues devant nos yeux avec leur plumes vert fluo, alors on a mené l'enquête... Elles ont été amenées là dans les années 1980 par des personnes qui ne se rendaient absolument pas compte de l'impact que leur geste pourrait avoir sur la biodiversité. J'ai rencontré Guy Florizoone, le propriétaire du Méli Park, qui en 1974 avait lâché

une soixantaine de perroquets de toutes les couleurs pour « égayer le ciel gris de Bruxelles » qui surplombait les têtes des visiteurs de son parc d'attractions. Seules les perruches vertes ont survécu, et elles se sont même reproduites à une vitesse folle. Bien qu'il se dédouane en disant qu'il n'est sûrement pas le seul à l'origine de cette invasion de perruches, il reconnaît que l'expérience a été une énorme erreur sur le plan éthique. À l'époque, on n'avait pas encore la conscience écologique qu'on a aujourd'hui.

Il se trouve que la présence massive de ces perruches vertes à collier est encore une autre raison du manque d'habitat pour les espèces endémiques, dont les moineaux. Il y a donc effectivement un lien. Mais si je m'intéresse aux moineaux, c'est dans une perspective plus large qui

englobe de manière générale les relations des hommes avec les animaux. Ce sujet est soudain devenu d'actualité avec la pandémie de Covid-19, qui serait due à une trop grande proximité avec certains animaux sauvages. Depuis une dizaine d'années, je m'intéresse à la place des animaux dans la vie des hommes. Au Moyen Âge, ils étaient considérés comme des êtres à part entière de la cité. Ils avaient le même statut juridique que les humains. Quand l'un d'entre eux commettait un meurtre ou un vol, il arrivait qu'il soit convoqué au tribunal pour un jugement dans lequel il était représenté par un avocat (qu'on appelait alors un défenseur), tout comme n'importe quel être humain. Puis il est passé, avec les Lumières, au statut d'objet, et aujourd'hui, alors qu'on fait de plus en plus de découvertes fascinantes sur l'intelligence animale, on est en train de reconsidérer son statut.

L'histoire et les images d'archive sont un aspect récurrent dans votre travail.

J'ai fait des études de cinéma documentaire. Le monde dans lequel nous vivons – ses absurdités particulièrement – est ma première source d'inspiration. L'histoire permet de comprendre un peu mieux les choses, d'expliquer les comportements de ces drôles d'animaux que sont les humains. En 2018, j'ai fait un film *Une fille de Ouessant* qui parle de cette île bretonne où, jusque dans les années 1960, ne vivaient presque que des femmes. J'y étais allée en 2014 pour une résidence dans le sémaphore du Créac'h, où j'avais tourné des images en vidéo. Ce n'est que deux ans plus tard, en entremêlant ces images avec des archives en noir et blanc dénichées sur le site de la Cinémathèque de Bretagne, que j'ai construit le fil qui tient

le film. Mon histoire personnelle – celle du deuil impossible de mon père – a trouvé sa place à travers le récit d'un deuil collectif, celui de tous les marins disparus en mer, dont les femmes de Ouessant, toujours vêtues de noir, hantées par des fantômes, attendaient des nouvelles en veillant, la nuit, des petites croix de cire à la place des corps.

Avec Internet, l'archive est devenue un matériau facilement accessible. Nous avons utilisé beaucoup d'archives issues du Web pour *Les Bêtes sauvages*, qui raconte une autre époque et d'autres lieux où nous ne pouvions pas nous rendre. Pour *Le projet Moineaux*, je souhaite réaliser un film qui s'appuiera sur des images d'archive de la révolution culturelle chinoise. Mon idée est de rejouer les scènes filmées en 1958 ici et maintenant, sans situer l'action précisément dans l'espace ou le temps. Cependant, je souhaite garder quelques images en noir et blanc. Il s'agit des plans d'oiseaux morts. D'une part parce que nous n'allons pas massacrer des dizaines de milliers d'oiseaux pendant le tournage, et d'autre part pour montrer que cette histoire qui ressemble à une fable n'en est pas une, qu'il s'agit d'une histoire vraie. Mon intention n'est pas de parler de la Chine de Mao ni d'un temps révolu, mais de parler de la folie des hommes qui peut ressurgir – et a déjà surgi – n'importe où ailleurs.

Quel est votre engagement environnemental en tant qu'artiste et citoyenne ?

À titre personnel comme dans mon travail, j'essaie d'avoir le comportement le plus éco-responsable possible. En céramique, je n'utilise plus aucun produit toxique. La cuisson dégage des fumées, c'est inévitable, alors j'essaie de ne pas en abuser et



de cuire en monocuisson dès que possible. Pour mon exposition à La Criée, à défaut de *black rooms* avec des cimaises pour projeter les vidéos, nous avons fabriqué des cabanes à partir de matériaux ramassés sur place : chutes de bois des expos passées, cagettes du marché, écorces de châtaignier récupérées chez un producteur local. C'est étrange parce que beaucoup de gens ont vu dans ces constructions précaires des huttes africaines, alors qu'elles étaient plutôt inspirées des loges traditionnelles de feuillardiers bretons. J'essaie de fabriquer les choses moi-même, cela m'apprend des savoir-faire et m'apporte une véritable satisfaction. À la maison, j'ai un compost, un potager de quartier, pas de voiture... Mais je suis bien consciente que ces petites habitudes ne suffiront pas à régler le problème et qu'il faudrait, pour sauver la biodiversité, des décisions politiques fortes. J'espère que mes films permettent d'aborder ces problèmes avec le public, notamment les jeunes générations.

Comment imaginez-vous le monde qui vient ?

Autant j'aime fouiller le passé, autant je ne suis pas très douée pour prédire l'avenir. On vit aujourd'hui des choses qui étaient inimaginables il y a six mois, alors on peut imaginer que tout est possible.

Le projet d'Éléonore Saintagnan a été distingué par le jury, qui lui a attribué une mention spéciale assortie d'une résidence à la Fondation Camargo. Instituée par Jerome Hill (1905-1972), artiste et philanthrope américain, la Fondation encourage la créativité, la recherche et l'expérimentation grâce à son programme de résidence international pour artistes, chercheurs et penseurs. Située à Cassis, au bord de la Méditerranée, la propriété offre le temps et l'espace dans un environnement de qualité pour penser, échanger et créer.

LES LAURÉATS DU PRIX ÉTUDIANT 2020

ERWAN TARLET, MARIA-JESUS PENJEAN PUIG,
MARIN GARNIER, TIA BALACEY,
GIUSEPPE GERMINI

Quel est votre rapport, en tant qu'artistes ou à titre personnel, à l'engagement environnemental? Comment imaginez-vous le monde qui vient?

Ces deux questions sont pour nous indissociables. Au sein du collectif, l'artiste n'est pas dissocié de nos individualités, tant sur l'engagement environnemental que sur tout autre engagement. C'est au contraire notre pensée commune qui nous a réunis. Elle est à l'essence même de ce projet.

La période particulière que nous venons de traverser, et qui a donné à la nature un répit de quelques mois, nous amène à nous interroger : ne faudrait-il pas créer avec et pour elle? Réinventer des modèles de production, créer avec les espaces déjà existants, transformer et solidariser le public avec de nouvelles initiatives de partage et de créations collectives.

Ce « cirque de nature » que nous construisons est pour nous le vecteur de cette transition éco-culturelle. Au travers d'une forme artistique pluridisciplinaire qui rassemble et transforme pour un nouveau départ. Nos engagements personnels

créent une complicité à l'unisson, qui vient se placer au cœur de notre travail. C'est justement parce que ces engagements nous sont chers individuellement qu'ils se complètent et génèrent une effervescence bienveillante à l'égard des espaces naturels de création et des populations ancrées au cœur de ce patrimoine. Le tout, face à une pression de production à n'importe quel prix. C'est la force de cette pensée commune qui nous a rassemblés, pour créer et s'interroger.

Ce projet, tout en étant une satire, est avant tout le fruit d'un espoir commun qui vibre au travers des instants de production et de création alternative. À l'heure où la consommation est à son apogée, il nous faut sortir des sentiers battus et restituer l'art au cœur de la nature. La nature au cœur de notre humanité.

À droite :
Maria-Jesus Penjean Puig, Marin Garnier, Tia Balacey, Erwan Tarlet, 2020





VIVANT

Une saison culturelle pour la biodiversité

Après les Accords de Paris, le Congrès mondial de la nature de l'UICN constitue une nouvelle étape décisive pour accélérer les politiques publiques françaises et la sensibilisation des citoyens en faveur de la préservation de la nature et de la biodiversité. En 2020, plus que jamais, la culture s'impose à l'agenda politique de la transition écologique. Des centaines d'artistes, d'acteurs culturels et de la conservation de la nature se réunissent pour défendre une approche sensible de la biodiversité et du vivant. Le contexte inédit de l'érosion massive de la biodiversité pose de nouveaux enjeux de perception, de représentation et de compréhension de l'environnement et appelle à une réaction globale, de la part des pouvoirs publics et de la société civile, pour enrayer le déclin de la diversité du vivant.

Les artistes ont un rôle à jouer pour accompagner cette mobilisation collective nécessaire et urgente, pour renouveler les représentations et intégrer la biodiversité dans notre culture commune. Comment rendre palpable ce qui disparaît ou qui a déjà disparu ? Comment témoigner du phénomène complexe qu'est l'effondrement du vivant ? Comment proposer des solutions, non pas techniques mais qui accompagnent les évolutions des comportements ? Comment inciter à s'engager pour la préservation de la biodiversité, en suscitant l'émotion et l'émerveillement plutôt que la culpabilité et la peur ? Les approches culturelles ont le pouvoir de partager une expérience sensible des questions écologiques et contribuer ainsi à une prise de conscience profonde, seul véritable moteur de l'action à l'échelle individuelle et collective.

VIVANT réunit sous une même bannière une multiplicité d'acteurs, d'artistes, de lieux (réserves naturelles, chemins d'interprétation, parcs naturels, musées, centres d'art, associations, institutions) afin de proposer un parcours culturel d'envergure nationale, fait de rencontres, performances, expositions, projections, ateliers participatifs et expérimentations artistiques. Ensemble, ils défendent une approche inspirante et créative de la nécessaire protection de la biodiversité, tout en réaffirmant la place centrale de la culture dans la transition écologique.

[VIVANT2020.COM](https://www.vivant2020.com) [#VIVANT2020](https://twitter.com/VIVANT2020)

COAL

COAL, association créée en 2008 par des professionnels de l'art contemporain, de l'écologie et de la recherche, mobilise les artistes et les acteurs culturels sur les enjeux sociétaux et environnementaux en collaboration avec les institutions, les collectivités, les ONG, les scientifiques et les entreprises. COAL soutient le rôle incontournable de la création et de la culture dans les prises de conscience, la transformation des territoires, et la mise en œuvre de solutions concrètes.

COAL est à l'origine de près d'une cinquantaine d'expositions d'art contemporain et d'événements culturels autour de la transition écologique pour d'importantes structures culturelles partout en France (Biennale d'Anglet, Société du Grand Paris, Condition Publique, UNESCO, La Villette, La Gaîté Lyrique, FIAC, Domaine de Chamarande, Muséum national d'Histoire naturelle, Musée de la Chasse et de la Nature, Berges de Seine, CEAAC, Halles aux Sucres, programmes de territoire Nature in Solidum pour le parc naturel régional du Haut-Jura, Stuwa pour le syndicat d'initiative du Sundgau en Alsace...), remet chaque année le Prix COAL Art et Environnement, et participe à la connaissance et à la diffusion de la thématique via la coopération européenne (membre français des réseaux ACT, Imagine 2020, Creative Climate Leadership et La table et le territoire), le conseil, l'organisation de nombreux ateliers et conférences, des publications, ainsi que l'animation de Ressource0.com, premier média et centre de ressources dédié à la promotion des initiatives nationales et internationales liant arts et écologies.

Ces rapprochements entre culture et écologie font aujourd'hui l'objet d'un mouvement international auquel COAL participe en tant que premier acteur français. À ce titre, COAL a mis en œuvre, en 2015, ArtCOP21, l'Agenda culturel de la COP21, inscrivant la culture à l'agenda de la transition écologique. En 2020, pour le Congrès mondial de la Nature de l'UICN, COAL crée VIVANT, une saison culturelle pour la biodiversité.

PROJETCOAL.FR

Crédits images :

Couverture : Lucy + Jorge Orta, *Amazonia Expedition Drawings*, 2012
Prix étudiant (p. 24) : Réserve naturelle de Montenach, Lorraine, France. L. Wen/Cœur de nature/Sipa
Rencontre avec les lauréats (p. 38) : Paul Duncombe, cratère d'impact de Manicouagan, Québec, Canada
VIVANT (p. 50) : Lucy + Jorge Orta, *Life Guard Amazonia*, 2016

COAL



Avec le partenariat du

